

# REGRETS D'ÉTOILE

Les dernières notes du lied éteintes dans le silence d'extase, un délire de bravos et d'acclamations se déchaina, ébranlant les voûtes de la salle. Et maintenant, le concert terminé, l'ovation se prolongeait en un murmure d'admiration et de respect, au passage de la cantatrice, parmi les groupes massés sur le péristyle et les degrés du casino.

La foule aime à voir de près ses idoles. Et qui donc était plus digne de cette enthousiasme curieuse que Lydia Stany, « le lis qui chante », comme l'appelaient les poètes, l'idéale Elsa, la douce Ophélie, dont la beauté suave et la voix céleste avaient triomphé sur toutes les grandes scènes européennes ?

Habitée à ces rumeurs flatteuses, Lydia s'avancit calme et souriante, les yeux au delà, svelte dans la gaine de moire blanche qui l'enveloppait chastement de plus hiératiques, et se fermait au cou sous un royal collier de perles. Elle appuyait sa main, voilée de dentelles, au bras d'un homme jeune et grand, vers lequel l'inclinait une tendre flexion de tout son corps. De l'envie et des regrets passaient dans les regards, qui suivaient le beau couple.

Si pur était le charme de Lydia, si éclatante sa réputation de vertu, que peu s'étonnèrent, quelques mois auparavant, lorsque San-Caroli, noble, riche et libre, suivit l'impulsion de son amour et couronna çu diadème comtal la brillante chevelure d'or. Mais désormais l'artiste était ravie au public. La comtesse de San-Caroli ne devait plus chanter que pour son mari, pour les pauvres et pour Dieu.

C'était pour la première fois, depuis son mariage, que Lydia sortait de sa retraite pour prêter, à la fête de bienfaisance organisée au casino, le prestige de son nom.

Le plaisir d'entendre la diva avait ravivé chez tous les auditeurs le chagrin de la perdre. Et si les femmes, émerveillées, considéraient avec un peu de jalousie, la radieuse créature qui réalisait une destinée chimérique, trois fois reine, par la beauté, l'art et l'amour, les hommes sentaient leur admiration se mélanger d'une rancune contre le victorieux qui avait capté la fleur charmante et mélodieuse.

Cependant, devant cet empressément des badauds fanatisés, Emilio San-Caroli s'irritait en silence. Ah! qu'il la détestait, cette foule, dont l'adoration poursuivait Lydia! Il n'avait vu qu'avec peine approcher l'instant où l'artiste reprendrait contact avec le public.... Et l'épreuve accomplie, il tremblait d'anxiété.

Ce bruit d'applaudissements n'avait-il point ramplu le charme amoureux? Lydia, après avoir goûté de nouveau l'ivresse du succès, l'encens des adulations, ne trouverait-elle pas de la fadeur et de la monotonie aux délices paisibles de l'intimité ?

Trop fier pour montrer cette angoisse, Emilio se maîtrisait de toute son énergie. Une tentation l'aiguillonnait de fuir, de soustraire au plus vite sa bien-aimée à la profanation de ses yeux avides.... Enfin, ils retrouvèrent l'isolement, dans l'une de leurs retraites préférées, — un coin de terrasse dominant la mer.

Et s'assirent sur le banc étroit où, les mains unies, ils avaient passé des heures de rêve, bercés par la puissante voix de la houle. Emilio épiait sa compagne. Mais le doux visage qu'il ne pouvait considérer sans frémir d'amour, restait tranquille, sans une ombre.

Les tamaris ondulaient. Le vent s'élevait. Lydia serra son étoile de plumes. San-Caroli se leva.

— Vous allez prendre froid, ma chérie. Permettez-moi de vous apporter votre manteau.

Elle le remercia d'un sourire touché de cette sollicitude chevaleresque qui se manifestait, sans cesse, par de calmes prévenances. Fermant à demi les yeux, tandis qu'il s'éloignait, elle se recueillait dans l'étonnement heureux qui lui venait toujours à se sentir si doucement choyée.

Cette tendresse délicate et sérieuse que lui vouait Emilio ressemblait si peu aux sottises engouements de snobs, entraînés, par la poussée de la cohue, vers a femme célèbre! Les hommages de San-Caroli s'étaient moins adressés à l'artiste glorieuse qu'à la jeune fille restée pure et modeste, malgré les excitations fiévreuses du succès. Et c'était la fierté de se sentir ainsi aimé qui avait pénétré le cœur, jusque-là invulnérable, de Lydia Stany.

Toutes les jouissances de l'art ne valaient pas la douceur d'une minute d'amour! Qu'il était doux de savourer enfin la vie! Par un contraste avec ce lumineux présent, le passé remontait soudain à la mémoire de la jeune femme, — peut-être évoqué par ces voix d'enfants qui gazouil-

laient sur la plage, au pied de la terrasse.

Sept jeunes filles dans un pré, Toutes les sept à marier.... Et lon lon la, Cataline et Catarina....

Des fillettes, se tenant par la main, tournaient en rond, battant le tabac tiède de leurs légers pieds nus. Animées par le grand air, la liberté et le plaisir, elles sautaient comme des chèvrès.

A chaque refrain, la cadence s'accélérait avec fureur; longs cheveux et courtes jupes au vent, se grisant de leur vertige, les gamines bondissaient à en perdre haleine, les têtes se renversant en arrière, les yeux brillaient, mouillés de joyeuses larmes, les bouches roses, bordées de dents de lait, s'ouvraient pour laisser jaillir des cris stridents d'oiseaux ou des cascades de rires.

Et lon lon la, Cataline et Catarina....

A cette heure où la chaleur s'apaisait, les enfants peuplaient la grève, éparpillés en groupes folâtres. A quelques pas, des tout petits titubant sur des jambes hésitantes, grouillaient autour d'un tas de sable, salivant de bonheur en creusant des trous, ou en édifiaient des pâtés.

Des garçons, caparaonnés de harnais à grelots, galopaient en traînant une charrette où trônait une petite fille, qui activait les fringants coursiers, en claquant du fouet. De toutes parts montaient des clameurs gaies, des voix rieuses, jetant des éclats d'allégresse parmi la grande rumeur des vagues.

Le fil du rou vint à passer Toutes les sept à saluer....

Les fillettes tournoyaient toujours, bondissant de plus en plus haut, avec de cri de plus en plus aigus. Lydia, penchée, observait les ébats enfantins avec un intérêt intense. Comme ces bambins étaient heureux!

Quel plaisir sans mélange dilatait leurs cœurs? Comparaient-ils le prix de cette joie? Pouvaient-ils s'imaginer que d'autres enfants languissaient d'ennui, à l'écart de ces fêtes innocentes, condamnés à une existence austère, peinant pour accomplir une tâche, sans jeux, sans caresses!

Et la femme brillante et envinée sentit, à son tour, un étrange jalousie. En regard de ces gamins insouciantes, privilégiés de la destinée, elle se représentait, avec pitié, la pauvre petite mioche, effarée et triste, qui avait été elle-même.

Oh! l'enfance d'une étoile, qui en dirait jamais les vicissitudes et les amertumes?... Née, après trois garçons, dans une famille de musiciens, Lydia fut, dès son apparition en ce monde, destinée à devenir une virtuose du piano.

Le père, dur et exigeant, ne voyait que le but à atteindre, traitait ses enfants comme un dompteur de jeunes animaux. A dix-huit mois, l'infortunée pouponne fut conduite devant le clavier, désormais l'instrument de supplice où la ramenaient des menaces de cravache et de pain sec.

A cinq ans, elle joua en public, faisant sa partie dans un quatuor, avec ses frères. A neuf, elle effectua une grande tournée de concerts, décrétée enfant prodige par la presse des Deux Mondes. Elle resta ainsi rivée au piano toute sa petite jeunesse, jusqu'au jour où se révéla la voix enchantée qui fit prendre un nouvel essor aux ambitions de la famille.

Oh! les longues heures malsaines, chagrines, noires, que lui représentait cette période où la généralité des humains retrouvent leurs réminiscences les plus chères, les plus ensoufflées! Elle n'avait pas eu la chance de connaître cette allégresse de l'être neuf, le plaisir exaltant de bondir, de courir à toutes jambes, de chanter à plein gosier, de dépendre en gambades et en cris la vitalité ardente qui surexcite le petit corps remuant et vif.

Le début de sa vie était manqué. Aucune puissance humaine ne pourrait effacer les moroses impressions qui assombrirent sa mémoire, et y substituèrent un trésor de ces heureux souvenirs où se complaisait plus tard, volontiers, l'esprit fatigué et le cœur endolori.

Le manteau sur le bras, Emilio apparut. Lydia releva son visage constellé de larmes. San-Caroli s'arrêta. Son sourire de rêveur énamouré s'effaça subitement. Il jeta le manteau sur le dossier du banc, dans un geste décourage.

— Ah! murmura-t-il, la voix sombre, voilà ce que je redoutais....

Elle ouvrit, très grands, dans une surprise, ses beaux yeux inquiets. Sourdement, il expliqua, en mots hachés par l'émotion qui lui serrait la poitrine :

— Il est si naturel que vous regrettiez cette vie séduisante.... Ces triomphes.... Le sacrifice exigé par mon amour était trop grand.

Les prunelles bleues, un instant troubles, rayonnèrent. Dans un mouvement d'abandon carac-

chant, Lydia tendit ses deux mains à son mari.

— Cher Emilio, comme vous faites fausse route!... Cependant, oui, un regret m'attristait.... Savez-vous lequel?.... Voyez ces enfants qui chantent et qui rient! Je les envie!... Je n'ai pas assez joué quand j'étais petite....

Il comprit alors pleinement la candeur adorable de cette âme, éprise de bonheur simple, et la sentit mieux que jamais toute à lui....

Les lèvres sur les cheveux de mousse d'or, il murmura :

— Ne regardez plus en arrière, ma chère aimée.... L'avenir vous rendra toutes les joies perdues.... Vous redeviendrez enfant avec nos enfants....

# HEROISME DE CONTREBANDE

Line était la fille d'une pauvre danseuse, morte en lui donnant le jour. Elle avait été recueillie par son oncle, M. Sacchoni, danseur lui-même et maître de ballet. Ce brave homme n'avait qu'un défaut, celui d'être l'époux d'une femme acariâtre, qui concentra dans son petit doigt plus de méchanceté, qu'il ne possédait, lui, de malice dans toute sa personne.

Le pauvre bébé, objet d'aver sion pour la mégère, n'aurait jamais connu la douceur d'un sourire, ni celle d'une caresse, si à l'âge de six ans, une grande dame de l'aristocratie napolitaine, mise par hasard au courant de la triste existence de l'enfant, n'avait conçu le projet de la prendre auprès d'elle.

La petite fille était jolie comme un amour, elle se l'était fait aimer par son oncle, alors maître de ballet à "San Carlo"; celui-ci, malheureux au fond du cœur des mauvais traitements que sa nièce avait à subir de sa marâtre, mais trop faible pour savoir y mettre un terme, avait accepté avec reconnaissance, l'offre généreuse de cette demi-adoption, et de ce jour la misère de la petite victime avait pris fin.

Line a maintenant seize ans. Elle est devenue le bâton de vieillesse de sa protectrice, la comtesse de Fioravella. Elle est aussi, presque uniquement, sa gâtière et sa joie, car le fils unique de la vieille dame, le comte Etare di Fioravella, est souvent appelé au dehors par ses devoirs ou ses plaisirs. Le jeune homme est beau, séduisant, habitué à de faciles succès, mérités autant par le charme de sa personne, que par la noblesse de son nom. Line l'adore comme un grand frère, car il s'est montré pour elle aussi bienveillant que sa mère, et le cœur de l'humble enfant a voué à ces deux êtres un dévouement qui ne demande au ciel que la grâce de pouvoir s'exercer.

Or, depuis quelque temps, le comte est sombre et nerveux. Il reste des heures entières, plongé dans de sombres rêveries, dont il ne sort qu'en poussant un profond soupir. Line a beau rôder autour de lui, pour provoquer les taquineries qu'il ne lui ménage pas d'habitude, « Le Furet », ainsi qu'il l'a surnommée, n'a plus l'air d'exister pour lui.

Giuseppe Calverotti, jeune peintre de talent, son ami et son confident habituel, ne l'arrache pas davantage à son mutisme. La comtesse, elle aussi, devient triste et préoccupée; enfin, ce jour même, la jeune fille l'entend dire à son fils : « Voyons, mon cher enfant, il faut avoir plus de dignité et savoir renoncer à une femme qui vous dédaigne.... »

— Jen mourrai, ma mère! a-t-il répondu.

— Comment?... Celui dont Line aurait baisé les pas avec autant d'admiration que de reconnaissance, était dédaigné par une femme quelconque!... Qui pouvait-elle donc être?... Une reine pour le moins!... Il fallait savoir.... Line saurait.

Dix jours, toute sa diplomatie s'exerça dans ce but et pas plus tard que le lendemain, elle aborda, contre son habitude, Giuseppe Calverotti, d'un air doux et gracieux que le jeune homme ne lui connaissait guère, car s'il nourrissait pour elle des sentiments extrêmement vifs, Line ne semblait pas encore les partager au même degré.

— Monsieur Giuseppe, dit-elle, ne trouvez-vous pas, comme moi, que la maison devient bien triste?.... La comtesse pleure, son fils est maussade, vous qui êtes son confident, vous pouvez, sans doute, m'apprendre ce qui se passe?....

— Oh! mademoiselle Line! Tout le monde ne supporte pas aussi héroïquement que moi, les peines de cœur!.... C'est un

chagrin d'amour qui mine notre cher comte!

— Un chagrin d'amour!.... Vite, racontez-moi cela?

— Eh bien, voici l'histoire: Etare est devenu amoureux de cette jeune Américaine, jolie fille il est vrai, qui fut présentée à la comtesse au commencement de l'automne. Il a demandé sa main, mais cette demoiselle refuse de l'épouser, sous prétexte qu'il ne lui a donné aucune preuve "héroïque, chevaleresque..." de son amour! La pratique jeune fille lui fait l'injure de penser qu'il veut peut-être plus à son argent qu'à son aimable personne.

— Vraiment! s'écria Line indignée. Qu'est-ce qu'il faut à cette demoiselle? Peut-être que son amoureux aille lui décrocher la lune avec ses dents?....

— C'est fort ridicule, en effet, répondit Giuseppe, mais vous savez comme moi, que le comte ne renonce pas facilement à une idée une fois ancrée dans sa tête.... Il finira par commettre quelque extravagance irrémédiable....

— Voilà qui est inquiétant, réprit Line, la mine sérieuse; il faut trouver un moyen de faire cesser la résistance de l'excentrique demoiselle.... Unissons nos deux malices et surtout notre double affection dans ce but, voulez-vous, monsieur Giuseppe?

— Unissons-nous, mademoiselle Line, unissons-nous.... Je ne demande même que cela, dans quelque but que ce soit; ce n'est même qu'à cette condition que je consentirai à devenir un docile instrument entre vos mains, car j'avoue sans peine, que vous avez cent fois plus d'esprit que moi!

— Soyez généreux.... Engagez-vous sans condition, monsieur Giuseppe, dit Line en rougissant, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Soit, je me fie à vous....

Trois jours plus tard, les Fioravella étaient installés à leur château de "Monte-Verde" dans la campagne napolitaine, avec de nombreux hôtes, parmi lesquels Mlle Flora Clarke, invités à passer les fêtes dans ce domaine seigneurial.

Par un après-midi de décembre, les deux jeunes filles étaient seules auprès de la comtesse, attendant le retour du comte Etare, retenu par un visiteur importun, dont son ami Giuseppe, lui avait presque imposé la réception.

Son absence se prolongeant, Line dit tout à coup :

— Miss Flora, êtes-vous brave ?

— Oh! répondit celle-ci, en sursautant d'indignation à l'idée qu'on en pouvait douter, je n'ai peur de rien!....

Très bien! Alors vous plairait-il de profiter des quelques heures qui nous restent avant la fin du jour, pour aller visiter les ruines de la vieille abbaye, qui sont aux confins du petit bois ?

Je dois pourtant vous prévenir du bruit qui courait ce matin au village : on a signalé dans le pays le passage d'une bande de brigands. Ils circulent masqués, opèrent leurs méfaits avec une dextérité fantastique et disparaissent comme des diables que l'enfer ravalerait....

— Qu'est-ce que tu nous racontes là, ma petite Line, dit la comtesse, en ouvrant de grands yeux. Ton histoire date de quarante ans!....

— Mais non!.... Mais non!.... Elle est d'hier.... Et puis, ce n'est pas cela qui va l'arrêter?...

— Certainement non, dit celle-ci solennellement, je vous suis!.... et avant que la comtesse ait eu le temps de faire une objection, les deux jeunes filles étaient sorties.

Un peu plus tard, le comte libéré de son ennuyeuse visite, rentrait au salon.

— Où donc est miss Flora, ma mère? demanda-t-il.

— Line l'a emmenée à l'abbaye.

— Quelle idée!.... Elles sont parties seules? Y a-t-il longtemps?...

— Une demi-heure environ.

— Si vous le permettez, je vais les rejoindre, en allant le pas, ce sera aisé j'imagine, je n'aime-rais pas les savoir seules dans la campagne à la nuit close.

— Oui, allez, mon enfant, vous avez raison.

Le comte prit en hâte le chemin des ruines. Tout à coup, un cri perçant le fit tressaillir. S'éclairant dans la direction d'où il venait, fonda sur un homme masqué, coiffé d'un chapeau tromblon, enveloppé d'un manteau couleur de muraille, lui arracher des mains miss Flora qui semblait vouloir entrainer dans le bois et tomber sur lui, faute de meilleure arme, à bras raccourcis, fut l'affaire d'un instant.

Pendant ce temps, Line, tout en s'efforçant de ranimer la poltronne compagne à moitié évanouie, s'écriait :

— Pour l'amour de Dieu! miss Clarke, revenez à vous, le comte est perdu si nous ne courons chercher du secours!....

A tout prendre, celui dont elle proclamait les jours en danger, ne paraissait pas si menacé qu'elle le disait; tenant le bandit serré au collet, il lui administrait une formidable raclée, à laquelle celui-ci n'opposait qu'une molle résistance.

A peine les deux femmes se

furent-elles éloignées, que le brigand s'écria d'une voix qui fit lâcher prise à son justicier :

— Assez comme cela, Etare, ou je vais être truffé comme un dindonneau! Vous la tenez maintenant votre preuve d'amour, sans qu'il soit besoin de m'assommer tout à fait!

— Comment, c'est vous, Giuseppe? Que signifie cette comédie?.... De qui a-t-on la prétention de se moquer ici? dit le comte furieux.

— De personne, cher ami, ne vous fâchez pas. Il fallait prouver à miss Clarke qu'elle avait tort de médaigner en vous un preux capable de risquer sa vie pour elle. C'est fait. Elle va vous supplier de l'épouser à présent. Ne m'en veuillez pas plus qu'à Line, qui fut l'âme ingénieuse de ce petit complot formé pour votre bonheur. Je vous demande seulement, en récompense, de me la donner pour femme, car je l'aime.... Et maintenant, permettez que je vous maltraite quelque peu, car j'aperçois l'armée de vos serviteurs, précédée de miss Clarke, qui arrive à votre secours et je dois justifier ma fuite.

Au même instant, le noble comte de Fioravella recevait un croc-en-jambe, qui lui faisait mesurer à terre, la longueur de son ombre et le pseudo "Fra Diavolo" disparaissait dans le bois.

Miss Clarke se précipita vers son défenseur.

— Mon héros!... Mon sauveur!.... Vous n'êtes pas blessé, j'espère?... Je suis à vous!.... Je serai votre femme, car je vous dois ma vie, en échange de la vôtre que vous avez risquée pour moi!....

Le joli corps frémissant qui lui tombait dans les bras, fit fondre, comme neige au soleil, la colère du comte et ce fut accompagné d'un affectueux geste de menace, qu'elle seule comprit, qu'il dit à Line :

— Petit Furet, prenez les devants avec vos gens, allez dire à ma mère qu'elle ne s'inquiète pas et que cette aventure, commencée comme une tragédie, se termine ainsi que toute bonne comédie, par un mariage.... par deux mariages, veux-je dire, car Giuseppe m'a demandé votre main et je la lui ai promise. Vous ratifierez sans nul doute, le choix d'un époux avec lequel vous paraissez si bien vous entendre?

— Oui, cher grand frère! J'aime tous ceux qui, comme moi, vous sont dévoués jusqu'au fond de l'âme et font leur bonheur du vôtre.

# DERNIER SOURIRE

A la Comédie-Française. Neuf heures. Le rideau allait se lever sur le "Gendre de M. Poirier." Dans la salle, le ban et l'arrière-ban des critiques dramatiques, ces tigrès en gilets blancs, convoqués ce soir-là pour le début, dans le rôle du marquis de Presles, de Frédéric de Nanteuil, élève de Delaunay, premier prix de comédie du dernier concours du Conservatoire.

Il n'avait guère envie de rire, ce pauvre Nanteuil, un grand et beau garçon de vingt-cinq ans à l'œil clair et à la moustache blonde, attendant anxieux, dans la coulisse, le moment d'affronter la plus redoutable des épreuves. C'est en vain qu'il cherchait à rester maître de lui-même, à dominer ce formidable "trac" qu'il sentait sourdre sous sa mamelle gauche. Et puis, il aurait été bien heureux de voir dans la salle ses parents, d'honnêtes marchands de la rue Lepic, lesquels avaient peiné toute leur vie pour arriver à lire un jour, sur l'affiche chamois de la maison de Molière, le nom du "petit", en lettres grosses comme ça!

Hélas! la maman Nanteuil était au lit depuis six semaines, malade d'épuisement, et le père Nanteuil, sur les supplications de son garçon, était resté auprès d'elle. Il avait été convenu que des télégrammes réciproques, informant la maman de la marche de la représentation, et le fils de la santé de la mère, seraient échangés dans la soirée. Il aurait été convenu, l'élève de Delaunay, de savoir la digne femme mieux portante et au retour de pouvoir lui payer d'un gros baiser tous les sacrifices vaillamment acceptés, en lui apportant l'hommage de sa gloire nasissante!

Les trois coups traditionnels étaient frappés, et le rideau se levait avec la majestueuse lenteur habituelle à la Comédie; la première scène de l'œuvre, très courte comme on le sait, était entamée, le débutant, appuyé contre un portant, attendait son tour, quand l'avertisseur jeta ces mots : "En scène, monsieur Nanteuil!" et Gaston de Presles fit son entrée.

Un murmure de bon aloi courut dans la salle; il était très bien, ce garçon à physionomie sympathique, correctement sanglé dans la redingote du bon faiseur. Il sentait son gentilhomme d'une lieue, avant à revendire de l'élegance et de la tournure. Un léger tremblement dans la voix trahissait, seul, son émotion. Il joua honorairement sa scène avec Montmeyran, et se retira, cédant la place à Poirier et à Verdet, ces deux types immortels, si finement dessinés par le crayon du grand Augier.

Nanteuil rentrait dans la coulisse quand on lui remit une dépêche :

"Mère levée. Va très bien. A mangé deux œufs."

Le brave garçon poussa un soupir de satisfaction, son "trac" disparut, laissant le champ libre à son aisance de comédien de race, et c'est avec un bris irrésistible qu'il se gaussa du bonhomme Poirier, amateur de tableaux. Impossible de détailler avec plus de finesse les spirituelles "outades" du gentilhomme en belle humeur. Les critiques, eux-mêmes, échangeaient des observations tout à l'avantage du marquis de Presles, quand le rideau baissa.

Deuxième dépêche :

"Mère continue à aller mieux."

A quoi Nanteuil répondit : "Tout ira bien."

Le fait est que tout alla bien, et que le débutant, le cœur tranquille, put donner largement toute sa mesure. Le reste de la représentation ne fut pour lui qu'une série d'ovations bien méritées. La Comédie venait de faire dans ce jeune homme une recrue peu ordinaire. Ce public des premières représentations, pourtant si difficile, était maintenant empoigné par la verve de ce beau garçon, les applaudissements éclatèrent quand de Presles, fuyant des ambitions nobiliaires du bonhomme Poirier, lança à son ami Montmeyran la fameuse apostrophe :

— Arrive donc! Hector, arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue? Pourquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux draps de Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'est toi que M. Poirier fut un jour pair de France et baron!

La partie était gagnée, et Nanteuil, marchant comme Ruy Blas "dans son rêve étoilé," se voyait sacré grand artiste par ce Paris, foyer du beau et de l'intelligence. Sa trouée était faite; le "petiot,"

l'enfant des merciers de la rue Lepic, n'avait donc rendu illustre ce nom de Nanteuil, le placer à la suite des Got, des Coquelin, des Mounet-Sully. Quel rêve et avec quelle effusion Nanteuil se précipita dans les bras de Delaunay, qui, pleurant d'attendrissement, attendait, à la fin du cinquatrième acte, son glorieux marquis de Presles.

Nanteuil signa, les yeux fermés, l'engagement que lui proposait l'administrateur de la Comédie, et se débattant aux poignées de main et aux félicitations, il sauta dans un fiacre, jetant au cocher ces mots :

— 43, rue Lepic!... cent sous de pourboire si vous allez vite!

Comme elle allait être heureuse, la bonne maman, en apprenant le triomphe de son enfant. Enfin, il allait donc pouvoir à son tour payer sa dette de reconnaissance à ces pauvres vieux qui s'étaient saignés aux quatre veines pour faire de lui un artiste! Et Frédéric revoyait en son cerveau la boutique de la rue Lepic; le père Nanteuil, courbé sur son livre de débit, additionnant de longues colonnes de chiffres, tout heureux quand l'inventaire accusait un bénéfice raisonnable, sombre quand on arrivait seulement à joindre les deux bouts.

— Ah! les braves gens! avaient-ils peine des heures derrière le comptoir, à vendre du fil d'Alassac et des boutons de corozo!

Et puis, l'on ne sortait pas sans vent; le "petiot" coûtait cher, un artiste! Il fallait du linge blanc, des chaussures fines, des gants, de l'argent de poche. Il se rendait compte, maintenant, l'élève de Delaunay, de l'abnégation silencieuse de ces deux existences sacrifiées sans murmure pour que son avenir, à lui, pût être souriant, semé de fleurs et auréolé de gloire.

Car il la tenait, la gloire! était maintenant un de ces poètes par lesquels le génie et la poésie parle aux foules tumultueuses. Ces auteurs aimés du public, ces cerveaux puissants et créateurs d'où s'envole la divine fantaisie, c'est pour lui qu'ils allaient travailler, lui taillant des lottes sur mesure. Il serait des luttes des premières représentations, soutenant le chef d'œuvre méconnu contre l'injustice et la haine des cabales envieuses; il pourrait, se voyant dans la mêlée, lancer avec sa voix claironnante le trait débordeant d'ironie, ou le vers prodigieux et sonore. Puis, la bataille gagnée, l'œuvre placée par l'interprète au-dessus des querelles de coteries et d'écoles, il reprendrait haleine, emmènerait les vieux parents dans quelque coin fleuri, vers Chatou, Asnières ou Bougival au fond de quelque criquet-bretonne, au pied des fataises, où vient éternellement mourir la morne lamentation de la mer.

— Nous y sommes, bourgeois! dit le cocher en arrêtant son véhicule.

Nanteuil sauta hors du fiacre, sonna fébrilement et s'engouffra dans l'allée obscure, conduisant au petit logement que les merciers occupaient au troisième, au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, il crut percevoir un sourd gémissement, et, saisi d'un atroce pressentiment, il entra.

Personne dans la salle à manger; mais, dans la chambre à coucher, maman Nanteuil, étendue sur son vieux lit d'acajou, souriant dans la mort à quelque vision consolante, pendant que, la tête perdue dans les couvertures, le vieux mercier sanglotait, écrasé sous son immense douleur.

Alors, le "petiot" comprit tout; il comprit que le sacrifice avait été consommé jusqu'au bout, que les dépêches qu'on lui envoyait pendant la représentation étaient destinées à l'illusionner sur l'état de sa mère, et que la morte, la sainte morte, avait désiré qu'il fût ainsi, afin que le "petiot" pût être en scène, en possession de tous ses moyens.

Ah! maman Nanteuil, vous aviez pressenti le triomphe de votre enfant, pour vous en aller ainsi dans l'autre monde avec ce doux sourire résigné flottant sur vos lèvres pâles....

Elle s'était dévouée jusqu'au bout, la brave femme, dévouée au point de renoncer au dernier baiser de son fils, que Paris acclamait, pendant qu'elle se débattait dans les affres de l'agonie....

Le père et le fils s'étaient embrassés dans une étreinte silencieuse, et Frédéric ayant montré à son père son engagement signé de l'administrateur de la Comédie, plaça le papier entre les mains rigides de la morte; alors, comme ils regardaient tous deux le cher visage blanc comme du cerge, il leur sembla que le sourire de maman Nanteuil grandissait.... et que, sur cette pauvre figure, amaigrie par la souffrance, éclatait maintenant un indicible contentement

# L'ESPRIT DE 1828

M. le Rédacteur de l'ABEILLE.

J'attaque ici votre zèle infatigable à recueillir les enseignes ingénieuses apposées aux portes des cabarets, cafés, etc., est-il possible que ce chef-d'œuvre de la plume la plus éloquent de notre siècle ait échappé à vos regards? A l'encouragement des rues du Quartier et Coudé, vous lirez ces lignes dignes de la poésie.

Arrière Cabarets à Vandre Notice Thise Estare for Sale.

Qui ne se croit, à ces mois transportés dans le temple du goût, et ne voit renaitre ce siècle de lambris qu'ont illustré les Racine, les Voltaire et les Molière.

Le Rôdeur

On lit, au faubourg Ste-Marie, sur la porte d'un perruquier :

Hair-Dresser Ici on dresse les cheveux.

Si cette enseigne à était placée près du majestueux bâton, on pourrait croire que la faute existe dans le mot cheveux et que l'on a plutôt voulu mettre "ciel on dresse les cheveux." Néanmoins ce barbarisme est bien capable de faire dresser les cheveux.

Les langues font chaque jour de nouveaux progrès; on perfectionne tout dans le siècle heureux où nous vivons; amateurs du bon goût, partisans et enthousiastes de l'orthographe nouvelle, voyez et admirez.

Sur la porte d'une ombre à lever, dans la rue Bourbon, on lit rhème thou lette.

Dans la rue St Pierre, vis-à-vis la place d'Armes, sur une enseigne, café house; et de l'autre côté Café of Norfolk.

Dans la rue de Chartres; Toulette, sur une porte de la maison neuve au coin de la rue Coiteu.

Au coin des rues Poysdrae et Camp; Supaux autres et Coffé.

Dernièrement toute la ville a la rue Café Colonial, sur la porte d'un café au coin de Bourbon et Orléans!

O siècle heureux; qui a vu naître les D.... les auteurs de Rhème thou lette, etc., etc.; l'histoire, l'impartiale histoire te placera sans doute au-dessus des siècles de Shakespeare et de Pope, de Molière, de Boileau, de Voltaire et de Rousseau!!!

Arrière Cabarets à Vandre Notice Thise Estare for Sale.

Qui ne se croit, à ces mois transportés dans le temple du goût, et ne voit renaitre ce siècle de lambris qu'ont illustré les Racine, les Voltaire et les Molière.

Le Rôdeur

On lit, au faubourg Ste-Marie, sur la porte d'un perruquier :

Hair-Dresser Ici on dresse les cheveux.

Si cette enseigne à était placée près du majestueux bâton, on pourrait croire que la faute existe dans le mot cheveux et que l'on a plutôt voulu mettre "ciel on dresse les cheveux." Néanmoins ce barbarisme est bien capable de faire dresser les cheveux.

Les langues font chaque jour de nouveaux progrès; on perfectionne tout dans le siècle heureux où nous vivons; amateurs du bon goût, partisans et enthousiastes de l'orthographe nouvelle, voyez et admirez.

Sur la porte d'une ombre à lever, dans la rue Bourbon, on lit rhème thou lette.

Dans la rue St Pierre, vis-à-vis la place d'Armes, sur une enseigne, café house; et de l'autre côté Café of Norfolk.

Dans la rue de Chartres; Toulette, sur une porte de la maison neuve au coin de la rue Coiteu.

Au coin des rues Poysdrae et Camp; Supaux autres et Coffé.

Dernièrement toute la ville a la rue Café Colonial, sur la porte d'un café au coin de Bourbon et Orléans!

O siècle heureux; qui a vu naître les D.... les auteurs de Rhème thou lette, etc., etc.; l'histoire, l'impartiale histoire te placera sans doute au-dessus des siècles de Shakespeare et de Pope, de Molière, de Boileau, de Voltaire et de Rousseau!!!